

Pourquoi le sionisme avait besoin de la « guerre contre le terrorisme » | Pr Kees v.d. Pijl

Le sionisme moderne — une idéologie politique majoritairement chrétienne et exclusivement occidentale — n'est rien d'autre que le troisième volet de la réinvention de la classe dirigeante capitaliste transnationale afin de continuer à dominer le système capitaliste mondial. C'est la thèse principale du nouvel ouvrage du professeur Kees van der Pijl, « Zionism and 9/11 », dont nous discutons dans cette interview. AVERTISSEMENT : Moi (Pascal), je suis sceptique quant à l'idée que le 11-Septembre ait été un complot interne. Le niveau de planification et de secret requis me semble tout simplement constituer un obstacle trop considérable. En appliquant le rasoir d'Occam (lorsqu'on vous présente des explications concurrentes d'un phénomène, vous devriez privilégier la plus simple, celle qui repose sur le moins d'hypothèses), je tends toujours à considérer le 11-Septembre comme un acte provoqué de l'extérieur — bien qu'il ait mis en lumière le niveau d'incompétence de la défense intérieure des États-Unis. Toutefois, l'argument du professeur van der Pijl demeure valable : la classe dirigeante transnationale et le sionisme sont les principaux bénéficiaires de la réaction violente des États-Unis au 11-Septembre. On peut tout aussi bien supposer que les attentats se sont produits « organiquement » et considérer néanmoins leur résultat comme un catalyseur pour la classe dirigeante sioniste transnationale, sous la devise « ne jamais laisser une bonne crise se perdre ». Dans le même ordre d'idées, il n'est pas nécessaire de supposer qu'Israël a lui-même perpétré les attaques du 7 octobre, mais qu'il a largement tiré parti de l'attaque du Hamas une fois qu'elle avait eu lieu pour faire avancer le projet sioniste. Veuillez également noter que cette vidéo part explicitement du principe que le sionisme n'est pas un phénomène juif, mais une idéologie politique majoritairement chrétienne et ouest-européenne, utilisée par les élites transnationales pour s'acrocher à leur emprise coloni

#Pascal

Bienvenue à tous dans Neutrality Studies. Aujourd'hui, nous recevons pour la deuxième fois le professeur docteur Kees van der Pijl, un universitaire très éminent dans le domaine des relations internationales et de la sociologie. Nous avons déjà échangé auparavant, et je suis très heureux que vous soyez de nouveau avec nous aujourd'hui, Kees. Merci, Pascal. Moi aussi, je suis très heureux d'être là. Vous êtes ici parce que vous avez publié un nouveau livre. C'est un livre qui mérite vraiment d'être discuté. Son titre est très provocateur, et nous allons en parler dans son ensemble : « Israël et le onze septembre : l'essor du sionisme atlantique ». Kees, ce livre contient énormément de choses, car c'est aussi un récit très personnel. Et c'est peut-être la bonne manière d'introduire le sujet. Pouvez-vous nous parler un peu de votre parcours et de ce qui vous est arrivé ? Vous étiez

professeur, professeur émérite à l'université du Sussex, puis certaines choses ont commencé à se produire.

#Kees v.d. Pijl

Oui. Eh bien, le onze septembre, pour moi, ça a toujours été... Je l'ai toujours compris comme le big bang de l'ère de la guerre permanente dans laquelle nous sommes, en gros, aujourd'hui. Sans trop connaître les événements, leur contexte, et ainsi de suite. Et à un moment donné, tout en travaillant sur d'autres sujets, je rassemblais des lectures sur la question, des lectures critiques. Puis, à un moment, je suis tombé sur le livre de Christopher Bollyn, « Résoudre le mystère du onze septembre ». Et quand je l'ai lu, j'ai compris que la littérature sur le onze septembre avait un angle mort : le rôle d'Israël. Bien sûr, comme vous le dites à juste titre, je l'ai formulé de manière un peu provocatrice dans le titre. Mais ce n'est pas parce qu'Israël aurait tout organisé seul. Ce ne serait pas possible. C'est parce que c'était toujours le chaînon manquant. Et Christopher Bollyn proposait une analyse très journalistique, au sens où, vous savez, il prenait son téléphone, il allait voir les gens, et ainsi de suite.

Mais il est arrivé avec une explication des événements du onze septembre, dans laquelle Israël tenait une place très importante. Je venais justement de lire ça quand quelqu'un, sur Twitter, a résumé tous les crimes des Saoudiens. Et le premier, c'était d'avoir fait s'effondrer les tours jumelles. Je n'ai pas pu m'empêcher de répondre tout de suite : « Ce ne sont pas les Saoudiens. Ce sont les Israéliens qui ont fait s'effondrer les tours jumelles, avec l'aide des sionistes au sein du gouvernement américain. » Hum. Et ça a déclenché... enfin, je ne vais pas vous ennuyer avec tous les détails, mais ça a provoqué une tempête sur Twitter. Il y a eu des articles dans le Daily Mail, dans l'Independent, et même dans le média russe Sputnik. Et puis, eh bien, ça s'est terminé par une histoire qui est racontée en préface du livre. L'université a commencé à me menacer si je ne retirais pas cette déclaration, qu'elle jugeait antisémite, comme l'ont d'ailleurs dit de nombreux plaignants. Et c'est à ce moment-là que j'ai compris... Ils ont aussi dit qu'ils me surveilleraient à l'avenir.

#Pascal

Juste pour que tout le monde comprenne, vous avez été professeur à l'université du Sussex pendant combien d'années ? Et puis, à ce moment-là, en deux mille dix-huit, vous étiez déjà à la retraite depuis combien d'années ?

#Kees v.d. Pijl

Non, non, non. J'y ai été professeur de deux mille à deux mille douze. Puis j'ai pris ma retraite et, vous savez, je suis rentré aux Pays-Bas. Donc, en deux mille dix-huit, quand c'est arrivé, j'avais déjà six ans de retraite derrière moi. Et là, j'ai compris que, puisque je... oui, ce qui donne un sens à ma vie, c'est le travail intellectuel. J'ai compris que si, désormais, j'étais surveillé, sans pouvoir rien dire... Ça m'a aussi rappelé Voltaire, vous savez, le philosophe français, qui disait : « Dites-moi de

qui je n'ai pas le droit de parler, et je vous dirai qui tient les rênes. » Et donc... quand ils ont menacé de me retirer mon statut de professeur émérite, j'ai répondu : « Dans ce cas, je préfère démissionner moi-même, parce que je veux être... enfin, ce n'est pas une question de vouloir. Je dois être libre pour pouvoir travailler. »

#Pascal

Parce que, dans le monde universitaire, une fois à la retraite, tout le monde peut se dire professeur émérite. On reste lié à l'université, mais on n'a plus d'obligations d'enseignement. Et c'est là-dessus qu'ils voulaient vous coincer. En disant, en gros : si vous voulez vous appeler professeur émérite, alors nous vous surveillerons, et vous devrez vérifier avec nous ce que vous publiez.

#Kees v.d. Pijl

Eh bien, exactement. Et j'ai trouvé cette situation intolérable. Alors, j'ai pris ma retraite avec tristesse, parce que j'avais passé beaucoup de très bonnes années à Sussex, même si je voyais les changements. L'université était, par exemple, devenue complètement dépendante de subventions qui provenaient de cercles sionistes. Et, bien sûr, ces gens ne voulaient pas entendre le type d'opinions que j'avais exprimées. Et pourtant, beaucoup de personnes écrivaient à l'université en disant : « Si vous n'êtes pas satisfaits de ce qui est dit ici, vous avez évidemment le droit de demander davantage d'explications. » Ce que j'ai fait, d'ailleurs. J'ai rédigé un texte de quarante pages, simplement pour montrer que ce n'était pas une simple... que je n'étais pas un électron libre sur ce sujet. Enfin, c'est ainsi que cela s'est terminé, avec mon départ à la retraite.

Cela veut dire que vous ne pouvez plus utiliser la bibliothèque. Vous perdez une partie de votre identité, mais vous retrouvez votre identité première : celle d'un chercheur indépendant. Et je me sens bien plus à l'aise avec cela qu'avec n'importe quelle affiliation institutionnelle. Voilà donc comment ça s'est terminé. Et bien sûr, une fois qu'on plonge dans un sujet comme celui-ci — et n'oublions pas qu'il y a aussi le sous-titre, « L'essor du sionisme atlantique » — cela rappelle que nous parlons d'un phénomène beaucoup plus large. Il ne se limite pas à ce petit État, cette entité coloniale située sur la côte est de la Méditerranée. C'est un processus aux racines historiques très profondes, que j'essaierai de retracer quelque peu dans le livre, en guise d'introduction à ce à quoi nous sommes confrontés aujourd'hui.

#Pascal

On peut peut-être commencer par là, quand on parle de tout ça ? Je veux dire, par le processus. Parce que, dans vos autres travaux aussi, vous vous intéressez souvent aux processus, aux processus sociologiques, n'est-ce pas ? Et à la manière dont les groupes s'influencent les uns les autres. Ce sionisme transatlantique, est-ce que vous pouvez nous l'expliquer en partant de l'endroit où, selon vous, il faut situer le début ? Ah, juste une petite précision très rapide. La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous inscrire gratuitement à mon Substack. Vous pouvez aussi

aider avec un abonnement payant, ou acheter quelques-uns de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies.com. Les liens sont juste en dessous. À bientôt .

#Kees v.d. Pijl

Eh bien, mon sujet, comme vous l'avez gentiment expliqué et évoqué lors de notre première rencontre, ce sont les classes transnationales. Le moment historique où une classe dirigeante — c'est-à-dire, bien sûr, les personnes qui possèdent la majeure partie des richesses, qui dirigent l'État, qui assurent la gestion des entreprises, et ainsi de suite, et qui dominent la vision du monde imprégnant l'ensemble de la société — le moment où cette classe dirigeante dépasse les frontières nationales, je pense qu'il se situe vers la fin du dix-neuvième siècle. C'est à ce moment-là que la classe dirigeante britannique, qui était alors la plus puissante du monde, s'est trouvée confrontée à la montée de l'Allemagne, ce que j'appelle un État concurrent. Une Allemagne qui avait elle aussi accompli d'immenses progrès historiques dans les sciences, la philosophie, les arts — pensez simplement à la musique, à Wagner — et, bien sûr, sur le plan économique.

Et, à l'époque, les classes dirigeantes britanniques avaient conscience qu'elles ne pourraient pas, à elles seules, relever le défi de l'Allemagne. Une Allemagne unifiée sous Bismarck. Pas comme elles avaient pu résister à la Révolution française et à Napoléon. À cette époque-là, elles avaient encore été capables de mobiliser une coalition conservatrice, ou réactionnaire, de forces européennes pour vaincre Napoléon sur le terrain, tandis que la Grande-Bretagne protégeait le front maritime. Avec l'Allemagne, cela ne fonctionnerait pas. Elles ont donc commencé à chercher de l'aide auprès des États-Unis. C'est pourquoi l'un de mes livres s'intitule « La formation d'une classe dirigeante atlantique ». Et c'est à ce moment-là que cette classe dirigeante atlantique a commencé à se constituer.

Je ne peux pas raconter toute l'histoire ici, parce que cela nous éloignerait trop du sujet. Mais la première phase reposait sur l'idée que la classe dirigeante devait affronter non seulement l'Allemagne, comme puissance rivale au même niveau, mais aussi la social-démocratie allemande, qui était la mieux organisée au monde. Il faut garder à l'esprit qu'à l'époque, les syndicats allemands, très bien organisés, comptaient un million d'adhérents. En France et en Grande-Bretagne, ils n'en comptaient chacun que cent mille. On parle donc d'une concentration massive de potentiel social-démocrate, de puissance sociale, combinée aux progrès que l'Allemagne réalisait sur les plans culturel, économique et scientifique.

La classe dirigeante britannique s'est donc révélée être une véritable classe dirigeante, au sens où elle a su identifier cette menace particulière contre son pouvoir. Car la social-démocratie allemande, la classe ouvrière allemande, avait elle aussi développé un mode de vie qui lui était propre. Un mode de vie qu'on ne pouvait pas réduire à une version bon marché du mode de vie des riches. Or, l'idée du capitalisme, c'est de ne pas laisser exister, au sein de la classe ouvrière, des rêves et des

aspirations qualitativement différents. Des rêves et des aspirations qui renvoient à une société qualitativement différente du mode de vie que vous propagez : un mode de vie individualiste, tourné vers vos propres intérêts, et aucun autre. Enfin, je n'ai pas besoin de décrire le capitalisme.

Ce que je veux souligner, c'est qu'une véritable classe dirigeante comprend aussi le camp d'en face. Elle comprend les dangers sociaux qui menacent la pérennité de son pouvoir. Et c'est ce qui s'est passé à la fin du dix-neuvième siècle. Les financiers de la City de Londres se sont alliés aux banquiers de Wall Street, vous savez, J. P. Morgan et des gens comme lui, ainsi qu'aux responsables politiques de leur entourage. C'était, selon moi, la première étape de la formation d'une classe dirigeante atlantique. Puis, dans une deuxième phase — je vais être très bref —, avec la Première Guerre mondiale, cette classe dirigeante atlantique s'est élargie pour inclure des représentants des pays d'Europe continentale.

Et à cette époque, bien sûr, la social-démocratie allemande avait été vaincue. Et le défi, c'était une classe ouvrière européenne sous l'influence du communisme. C'est là qu'apparaît l'idée de la montée du sionisme atlantique. Et aujourd'hui, nous assistons à une sorte de troisième phase dans la formation d'une classe dirigeante atlantique. Celle-ci est dominée par le sionisme en tant que mouvement transnational. Donc, pas seulement le mouvement en Israël, mais un mouvement transnational. Car, au fond, le sionisme a commencé en Europe de l'Est, parmi les communautés juives qui y étaient concentrées.

Et une fraction de cette population juive religieuse a développé une sorte de nationalisme est-européen, si l'on peut dire. L'idée, c'était que si les Juifs voulaient survivre — et j'explique dans le livre comment cela s'est précisément produit — ils devaient se constituer en groupe ethnique. Ce qu'ils n'étaient pas à l'origine, puisqu'ils étaient Est-Européens. Leurs racines, et leur adhésion à la foi juive, remontent à l'époque qui correspond, en Occident, aux attaques des hommes du Nord, disons entre les années huit cents et mille cent, à peu près. À cette époque, dans ce qui correspond aujourd'hui, en gros, à l'Ukraine et à la Russie, les dirigeants — des dirigeants mongols — ont adopté la foi juive, pour des raisons qui sont expliquées dans le livre.

C'est donc de là que viennent les Juifs. C'est pourquoi, vers mille neuf cents, la plus grande concentration de populations juives au monde se trouvait dans cette région-là. Et ce n'était pas parce qu'après avoir fui la Palestine, ils se seraient retrouvés, d'une manière ou d'une autre, bloqués en Ukraine. C'était parce que tous les Juifs vivant aujourd'hui seraient devenus juifs par conversion. Ils se seraient convertis à la foi juive. Et la plus forte concentration de ce type de conversion se trouvait en Khazarie, comme on l'appelait à l'époque : le sud de la Russie, l'Ukraine, la Géorgie, cette région autour de la mer Noire. Or, le sionisme est une petite fraction de ces gens qui, vers mille neuf cents, ont développé cette idée d'un nationalisme juif : la nécessité de faire des descendants de cette conversion une nation, revendiquant un territoire qui lui soit propre.

Et le territoire qu'ils revendiquaient, bien sûr, c'était la Palestine. Parce qu'avec la Bible à la main, ils en sont arrivés à la conclusion qu'il fallait reconquérir ce territoire. Même si c'est un mythe, puisqu'ils

n'ont jamais été originaires de cette région. Il y avait des Juifs en Palestine, mais ils étaient minoritaires. Une minorité bien tolérée dans un pays à majorité musulmane. Le sionisme — j'imagine qu'on y reviendra plus tard — mais le sionisme, selon moi, doit être considéré comme la troisième étape de la transnationalisation de la classe dirigeante atlantique. C'est seulement de cette manière qu'on peut commencer à comprendre ce qui se passe aujourd'hui. Par exemple, le fait que Netanyahu adresse ses félicitations à Bolsonaro, au Brésil, vous savez, le candidat présidentiel de droite.

#Pascal

Il faut qu'on en arrive là, et qu'on comprenne comment vous donnez du sens à tout ça, en termes de cette classe dirigeante, cette classe dirigeante transatlantique. Mais j'ai une question. J'ai eu quelques échanges avec des gens comme le professeur Yakov Rabkin, et avec quelques autres, qui soulignent que le sionisme lui-même, en tant que mouvement politique visant à créer un État des Juifs, réservé aux Juifs, un mouvement national et un nationalisme d'exclusion, n'est en fait même pas une idée juive. Selon eux, cela remonte à la fin du dix-huitième siècle, au Royaume-Uni, où des protestants, des penseurs protestants, ont commencé à imaginer qu'il fallait un État juif pour les Juifs. Et que c'était... enfin, lui n'a pas dit que c'était un projet intrinsèquement antisémite, mais que l'idée initiale était de se débarrasser des Juifs, au Royaume-Uni et ailleurs.

Et bien sûr, ces protestants ont eux aussi adhéré à cette idée d'Armageddon, et tout le reste. C'est là que ça rejoint la croyance, aux États-Unis aujourd'hui, selon laquelle il faut un Israël pour parvenir à Armageddon, pour arriver au Jour du Jugement. Enfin, ça devient de plus en plus fou. Mais alors, quelle place donnez-vous à l'élément chrétien, au protestantisme chrétien, dans la genèse du sionisme ?

#Kees v.d. Pijl

Eh bien, la rupture avec Rome, avec l'Église catholique, s'inspirait très largement de l'idée de Sion, d'un retour aux racines originelles du christianisme. Par exemple, dans le livre que j'ai mentionné, j'explique que même la rupture anglicane avec Rome — qui était la réponse anglophone à la fois au besoin de réforme et à la Réforme elle-même, en Allemagne — s'inspirait d'idées selon lesquelles, vous savez, l'homme qui avait organisé l'enterrement de Jésus-Christ serait, par exemple, venu en Angleterre pour y poser les fondations d'une nouvelle religion. Et la colonisation de la Nouvelle-Angleterre s'inspirait de l'idée qu'une nouvelle Jérusalem y serait bâtie.

Ce qu'il est important de voir, c'est que ce qui traverse ces différents courants religieux, c'est l'idée d'un retour aux racines originelles, mais aussi celle de détenir l'interprétation supérieure de la religion elle-même. Donc, l'idée de suprémacisme, l'idée d'être au-dessus de la loi, de représenter ce qu'il y a de plus sacré dans la religion, est essentielle au sionisme. Bien sûr, cela existe dans toutes les

religions, parce que cela renvoie à la formation des communautés humaines : se considérer comme élu par le ciel, tandis que les autres seraient à moitié des animaux, méprisés par le ciel, et ainsi de suite. Mais dans le cas du sionisme, cela est exprimé de manière très explicite et très claire.

Il faut garder à l'esprit que, aux yeux des fondateurs du futur État juif, des gens comme Weizmann et Ben Gourion, l'aspect territorial — le fait d'avoir cette petite bande de terre sur la rive orientale de la Méditerranée — n'était pas l'élément principal, ni l'ingrédient essentiel du sionisme. Pour eux, le sionisme était avant tout un mouvement de la communauté juive mondiale, un renouveau, par exemple, qui passait notamment par le développement de leur propre langue à partir de l'ancien hébreu biblique, alors même qu'ils parlaient jusque-là le yiddish. L'hébreu ne se prononce donc pas comme une langue sémitique. Il ne sonne pas comme l'arabe, il sonne comme une langue différente. Et selon eux, cela tient au fait qu'il a été, à l'origine, adopté par des locuteurs du yiddish, une langue bien plus proche de l'allemand.

Mais l'important, c'est que c'est du suprémacisme. Cela repose donc sur l'idée que les Juifs sont supérieurs aux autres populations. Et il faut reconnaître honnêtement que, en soi, ce n'est pas quelque chose qui devrait trop nous inquiéter, parce que beaucoup de gens ont cette tendance. Beaucoup de communautés ont tendance à se voir comme élevées au-dessus des autres. Mais, en tant que groupe ethnique, il faut aussi avoir une patrie. Et, pour cette patrie, bien sûr, c'est la Palestine qui a été choisie. Personnellement, je pense que si l'idée d'Israël comme colonie résonne si fortement, surtout dans les Amériques, c'est parce que les sociétés des Amériques reposent elles aussi sur l'extermination d'une population autochtone considérée comme sans importance, superflue, vous savez, comme gênante. Et cela crée un lien entre l'Israël d'aujourd'hui et les Amériques.

Et je dis les Amériques, parce que ce qui est si frappant aujourd'hui, c'est qu'après l'Argentine et Milei, le Brésil de Bolsonaro reviendrait lui aussi dans le giron d'un sionisme atlantique. Et attention — je m'égare un peu, il faut m'interrompre — mais attention : après le coup d'État au Venezuela, le premier pétrolier chargé de pétrole a été envoyé vers Israël. C'est vrai ? Oui, parce que les chavistes avaient eux aussi l'habitude d'être solidaires des Palestiniens. C'est donc là l'aspect transnational. Au sens où les sionistes, au sens large, regroupent des personnes juives, mais aussi non juives. De même, beaucoup de personnes d'origine juive abhorrent l'idée même du sionisme et, assurément, ce qui se passe aujourd'hui. Je veux dire, les universités d'élite aux États-Unis ne pourraient pas afficher une solidarité aussi forte avec les Palestiniens s'il n'y avait pas aussi, parmi leurs étudiants, des étudiants juifs révoltés par ce qui est fait en leur nom.

#Pascal

Oui, et je pense qu'il est très important de le souligner. Je veux dire, toute notre discussion, ces vingt-cinq minutes jusqu'ici, va dans ce sens, n'est-ce pas ? Le sionisme n'est pas simplement un autre mot pour désigner le judaïsme. Ce n'est pas le cas. Le sionisme est un mouvement politique dont, en réalité, seule une minorité est juive. La part bien plus importante est chrétienne, non religieuse, ou autre. C'est tout un ensemble de personnes qui adhèrent à l'idée politique d'un État

juif réservé aux seuls Juifs. Et cet ensemble est bien plus vaste. Je veux dire, les Juifs ne sont en réalité que l'une des composantes de ce groupe de personnes. Et ce que vous dites maintenant, c'est qu'il s'agit de cette nouvelle classe dirigeante, ou élite, transatlantique et transnationale, qui s'est formée, ou qui est en train de se reformer, c'est bien ça ? Et peut-être pouvez-vous développer ce point maintenant ?

#Kees v.d. Pijl

Oui. Et à mon avis, cela remonte aux années mille neuf cent quatre-vingt-dix. Bien sûr, c'est beaucoup plus ancien. Les premiers éléments remontent bien plus loin. Mais dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix, il faut comprendre ce qui s'est passé : l'Europe de l'Ouest a perdu sa position centrale dans la perspective atlantique. Elle n'était plus nécessaire comme rempart contre l'expansion du communisme. Et ce qu'on voit dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix — et je le détaille dans le livre —, c'est une vague d'investissements transatlantiques, au cours de laquelle des capitaux israéliens traversent l'océan pour devenir des acteurs majeurs de l'économie américaine.

#Kees v.d. Pijl

Dans d'autres économies également. Par exemple, mon propre pays, les Pays-Bas, constitue un relais très important pour le transfert de richesses d'Israël vers les États-Unis. Et attention : dans la plupart des cas, ces richesses proviennent à l'origine de soutiens juifs internationaux au projet sioniste. Elles servent aujourd'hui à renforcer à nouveau des positions de pouvoir de l'autre côté de l'Atlantique. Et dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix, la plupart de ces investissements israéliens aux États-Unis étaient concentrés dans les secteurs des communications et des technologies de l'information. Ils y ont renforcé le triangle qui orientait le capitalisme contemporain, à savoir la combinaison technologies de l'information, médias et renseignement.

Ce triangle, en quelque sorte. À chaque phase du capitalisme, un bloc de forces particulier dirige le développement social sur lequel le capitalisme se greffe. Et à notre époque, attention, la finance est toujours là. La finance n'est que l'ombre de l'économie réelle, donc elle ne peut pas se débarrasser de cette ombre. Et aujourd'hui, ce triangle composé de l'intelligence, du multimédia, devrais-je dire, et des technologies de l'information, est la force motrice. Il avait déjà une très forte empreinte sioniste. Si vous pensez à des gens comme Mark Zuckerberg, avec Meta, Facebook, et toute une liste d'autres personnes, vous pouvez dire que la Silicon Valley était très largement une opération sioniste. Pas seulement sur le plan idéologique : ils ont aussi soutenu Israël concrètement dans sa campagne génocidaire à Gaza.

Par exemple, il y a ce programme horrible qui s'appelle, quelque chose comme, « Papa rentre à la maison ». C'est « Où est papa ? Où est papa ? » Oui. Bon, alors je n'ai pas besoin de vous l'expliquer. Mais ce sont des formes très cruelles de la manière dont le pouvoir de la Silicon Valley et le pouvoir des médias — qui, bien sûr, couvrent Israël à tous égards — se renforcent dans les années quatre-vingt-dix, au moment où l'Europe perd de son importance, son importance immédiate

et urgente pour les États-Unis et pour l'Occident dans son ensemble. Et elle est remplacée par le sionisme, par l'idée d'un régime génocidaire pour gérer la population mondiale. Car, gardez bien cela à l'esprit, tout a commencé par l'inquiétude de la classe dirigeante britannique face à la social-démocratie, notamment allemande.

Cette inquiétude s'est étendue aux préoccupations de la classe dirigeante occidentale face à une classe ouvrière inspirée par le communisme, juste après la Seconde Guerre mondiale. Et maintenant, nous parlons de l'inquiétude de la classe dirigeante face à la population mondiale dans son ensemble. C'est pourquoi je travaillais, pour ainsi dire, sur le onze septembre, pendant que j'écrivais mon livre, « États d'urgence », sur la crise du Covid. Car cela aussi était une attaque contre la population mondiale. Les fameuses vaccinations, dont les membres du gouvernement et les puissants en général ont été exemptés, ont été administrées à la population comme, eh bien, on pourrait presque le dire cyniquement, une forme d'euthanasie.

#Pascal

Qu'est-ce qui est motivé par l'idée de réduire la population mondiale ? Alors, pourquoi ce lien avec le sionisme ? Parce qu'il y avait d'autres concepts qui auraient pu s'y prêter. Je veux dire, l'Israël sioniste d'aujourd'hui ressemble beaucoup à l'Afrique du Sud de l'apartheid, dans les années quatre-vingt. Il y avait aussi d'autres poches, vous savez, de formes résiduelles de colonialisme, non ? C'est un colonialisme de type génocidaire : on extermine la population locale, puis on la remplace par soi-même. Et encore une fois, l'Europe a très bien réussi ces projets en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Australie, en Nouvelle-Zélande. Je veux dire, elle a extrêmement bien réussi à exterminer les populations locales et à les remplacer.

Et même ça, on le recouvre d'une sorte de pensée magique. Je veux dire, la destinée manifeste, la cité brillante sur la colline, tous ces idiomes quasi religieux qu'on utilise pour justifier le fait que, soudainement, des Blancs dirigent cette terre. Et les Peaux-Rouges ont simplement disparu parce qu'ils avaient un gros rhume, c'est ça ? Ils n'ont pas résisté à un gros rhume, c'est ça ? Et les derniers descendants, on les place dans ce qu'on appelle des réserves, où l'on n'est même pas tenu de leur fournir de l'eau potable. C'est absolument fantastique. Voilà le monde de deux mille vingt-six dans lequel nous vivons, n'est-ce pas ? Mais pourquoi le sionisme est-il cette chose unique sur laquelle cette formation de classe transatlantique a dû faire reposer son avenir ?

#Kees v.d. Pijl

Oui, il y a une part de coïncidence là-dedans. Mais une coïncidence au sens historique : des changements et des évolutions profondes se mêlent tous dans un processus qu'on ne peut presque plus qualifier de fortuit. Mais par coïncidence, j'entends ceci : de même que la classe dirigeante britannique s'inquiétait à l'origine de ce qui se passait à l'intérieur de l'Allemagne, et que plus tard la classe dirigeante occidentale s'inquiétait de ce qui se passait en Europe avec le communisme, aujourd'hui, le monde musulman est un réservoir, un immense réservoir, on pourrait presque dire,

d'humanité en surplus. Au sens où nous parlons d'un vaste espace culturel qui, à la suite d'une série d'évolutions, a été privé de son propre avenir culturel.

Ainsi, pour un jeune homme en Tunisie, la possibilité de construire sa vie, en tirant parti de tout ce que sa société et sa culture peuvent lui offrir, est très limitée. Le Moyen-Orient est donc, d'un côté, une société bloquée. Cela remonte à des évolutions très anciennes dans l'islam, après l'âge d'or de Bagdad et, dans une certaine mesure, après les Ottomans. Mais l'islam est aussi l'océan dans lequel dérive la petite île de la Palestine, Israël. C'est donc un autre élément qui entre en jeu. Mais ces derniers temps, j'ai de plus en plus le sentiment que, dans la conception de la classe dirigeante capitaliste, il existe une haine innée, ou inhérente, envers la masse de l'humanité. Vous savez, la lutte des classes n'est pas seulement une sorte de match de football qui se joue chaque jour entre le capital et le travail.

Non, il s'agit d'un principe abstrait imposé à l'humanité, qui, comme je le dis, bloque certaines voies vers son progrès général et la précipite dans l'abîme. Tout comme la classe ouvrière allemande a été sacrifiée pendant la Première Guerre mondiale, puis la classe ouvrière européenne, avec ce même meurtre de masse de citoyens soviétiques et de communistes durant la Seconde Guerre mondiale. Et aujourd'hui, nous assistons à une extermination de masse de personnes d'origine musulmane : les Arabes autochtones de Palestine et de l'ensemble de la région. Je cherche mes mots, parce que ce ne sont pas des choses qu'on peut enfermer dans une formule toute faite. Car, en même temps, il faut souligner que nous devons comprendre même le sionisme, malgré tous ses excès exterminateurs, comme un phénomène temporaire. Un phénomène qui pourra peut-être, un jour, être neutralisé et prendre une forme plus innocente.

Parce que, voyez-vous, il y avait même une version marxiste du sionisme, celle de Ber Borochov, qui le voyait entièrement sous l'angle de l'émancipation et ne parlait pas de déraciner les habitants originels de la Palestine. Et ce que je ne veux pas non plus omettre de mentionner, c'est que l'Allemagne d'Hitler a essayé de mener un projet comparable à ce que les peuples anglophones ont fait en tant que colonisateurs : la destruction complète d'une population jugée indésirable. Sauf que cela a échoué. Il a réussi à, disons, tuer la moitié de la population juive d'Europe, mais c'est tout. Ensuite, il a été vaincu par une coalition temporaire, et ainsi de suite. Donc, oui... plus je parle, plus je réalise quelle tragédie nous sommes en train de décrire. Et quand est-ce que les jours heureux commenceront ?

#Pascal

Écoutez, je ne sais pas quand les jours heureux commenceront. Je sais simplement que nous ne sommes pas à la fin de l'Histoire, et que notre rôle n'est pas de décrire comment nous voulons que le monde soit... Notre rôle est de décrire le monde que nous voulons avoir, mais pas de projeter cela sur le monde actuel, n'est-ce pas ? Nous devons regarder le monde actuel avec le plus de lucidité possible. Et les processus que vous décrivez... enfin, tout cela fait fortement écho à cette intuition profonde que j'ai : les classes dirigeantes ne détestent pas seulement les gens de l'autre côté de l'

équation, pas seulement les Russes. Elles détestent aussi leurs propres soldats de base, et ainsi de suite. Quand on voit comment fonctionne l'appareil militaire des États-Unis, et à quel point les États-Unis sont un système capitaliste très, très dur... Si vous n'avez pas d'argent, vous n'irez pas à l'école, vous ne mangerez pas.

Tu vas mourir dans la rue. Mais si tu vends ton âme à l'armée pendant cinq ans, tu auras droit à des études gratuites. Tu auras de quoi manger, un toit, des prestations, un fonds de pension. Toute la protection sociale est conditionnée au fait que les pauvres se vendent eux-mêmes et deviennent de la chair à canon. Je veux dire, c'est tout simplement une haine intrinsèque envers votre propre sous-classe, dont vous pouvez vous servir, mais à qui vous ne voulez rien donner. Et ce sont ensuite ces groupes qu'on monte les uns contre les autres. Maintenant, allons un peu plus loin vers un sujet dont je n'ai jamais parlé sur cette chaîne en quatre ans et demi : le onze septembre. Parce qu'on ne peut que s'y brûler les doigts. Mais allons-y. Approchons-nous-en. Pouvez-vous nous amener au onze septembre ?

#Kees v.d. Pijl

Oui. Alors, laissez-moi expliquer que ma contribution à ce livre porte sur les sujets que nous venons d'aborder : les grandes tendances civilisationnelles qui ont produit le sionisme et conduit à ce qu'il est devenu, en tant que phénomène atlantique ; l'analyse de ce qui s'est réellement passé le onze septembre ; et le onze septembre, selon moi, comme le Big Bang de l'ère de guerre qui s'est ouverte, et qui fournit la mécanique dans laquelle de larges pans de la population mondiale sombrent, et sombreront, si cette folie n'est pas arrêtée d'une manière ou d'une autre. Pour ce qui est de la littérature sur le onze septembre, je m'appuie sur d'autres auteurs.

#Pascal

Je dois l'admettre.

#Kees v.d. Pijl

Je n'ai pas fait ce que, par exemple, Christopher Bollyn a fait : appeler des gens, aller sur place, les rencontrer, écouter des reportages. Ce que j'ai fait, en revanche, c'est montrer que, dans la vague d'investissements transatlantiques des années mille neuf cent quatre-vingt-dix, la famille Maxwell-Epstein n'était pas seulement un symbole, mais qu'elle était réellement un acteur clé. Vous savez, le père, ou beau-père, Robert Maxwell, qui était un agent du Mossad, d'origine juive, venu de Tchécoslovaquie, mais qui est devenu un magnat des médias et un homme politique en Grande-Bretagne. Il a fourni un système informatique dans le cadre de cette vague d'investissements dans le secteur des technologies de l'information.

Il a conçu un programme informatique, je devrais dire, appelé PROMIS, qu'il a vendu à toutes sortes d'institutions gouvernementales aux États-Unis, mais aussi en Amérique latine et ailleurs. Et dans ce

programme informatique, une porte dérobée avait été intégrée, donnant aux services de renseignement israéliens une vision directe de ce qui était traité par ces programmes. Ainsi, le programme PROMIS comportait une porte dérobée permettant aux services de renseignement israéliens de voir ce qui était discuté, aussi bien dans le secteur financier que dans le secteur du renseignement à proprement parler. Et il y avait d'autres programmes également. Je ne vais pas tous les citer, sauf peut-être l'entreprise Amdocs, qui figurait parmi les investisseurs aux États-Unis. Une entreprise israélienne qui travaillait en Amérique.

Ils ont participé à la modernisation des lignes téléphoniques de la Maison-Blanche, à l'époque de Clinton. L'ère Clinton, ce sont les années de sa présidence, dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix, quand ce changement massif se produit : Israël entre en scène, et l'Europe devient un élément secondaire, une force secondaire dans la structure de pouvoir atlantique. Et les Clinton étaient exceptionnellement corrompus, je pense, sans avoir de programme politique très clair. D'ailleurs, la propre formation de Clinton remonte à la classe dirigeante atlantique originelle, en ce sens qu'il était boursier Rhodes. Ensuite, vous passez un an à Oxford, et la bourse Rhodes remonte à cette idée initiale de lier les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Mais le programme PROMIS permettait aux services de renseignement israéliens de voir ce qui se disait et ce qui se faisait au sein de l'appareil d'État américain, grâce à ces programmes. D'autres programmes faisaient la même chose. L'entreprise israélienne Amdocs a participé à la modernisation des lignes téléphoniques de la Maison-Blanche, à l'époque de Clinton. Et cela a permis à Israël — parce qu'ils avaient eux aussi une ligne directe — de faire chanter Clinton à propos de sa relation avec Monica Lewinsky. Selon certaines personnes — pas selon moi, je n'en sais rien — elle était elle-même un agent d'influence israélien. Vous comprenez donc que c'est un amas de détails dans lequel on se perd facilement.

Et ce qu'il est important de voir, c'est que la classe qui s'est formée dans le processus de transfert du sionisme atlantique... Au cœur de cette classe, il y a Robert Maxwell, fournisseur majeur de ces programmes qui permettaient à Israël d'avoir une visibilité sur les opérations américaines, publiques comme privées. Maxwell et son, disons, gendre officieux, Jeffrey Epstein, sont tous deux des acteurs clés. Car Jeffrey Epstein est souvent oublié. Ce n'était pas seulement quelqu'un qui menait sa propre opération de chantage, un pervers, et ainsi de suite. Si vous me demandez ce que j'en ai vu, il vit en Israël. Parce que ma règle personnelle, c'est que si vous avez cinq cents millions de dollars à la banque, en temps normal, vous ne vous suicidez pas alors que d'autres possibilités restent ouvertes. Mais c'est un détail.

#Pascal

Ce n'est certainement pas quelque chose que je dis dans le livre.

#Kees v.d. Pijl

Mais Epstein était aussi un acteur clé. Il travaillait très étroitement avec JPMorgan Chase dans les relations économiques entre l'économie américaine et Israël. C'est pourquoi des gens comme le professeur Marandi, en Iran, parlent à juste titre de la « classe Epstein ». Car Epstein était, en quelque sorte, le symbole de cette génération particulière de la classe dirigeante atlantique que nous voyons aujourd'hui, celle inspirée par le sionisme atlantique. Et pourquoi est-il si emblématique de cette génération en particulier ? Parce que sa haine de l'humanité — je veux dire, je ne suis pas moraliste — transparaît dans ce qu'il faisait à toutes sortes de personnes victimes de ses activités. Et de celles de la fille de Maxwell, Ghislaine, dont les sœurs, soit dit en passant, sont elles aussi actives. Elles sont dirigeantes dans des entreprises informatiques issues de la dynastie Maxwell et travaillant pour Israël.

Alors, quel rapport avec le onze septembre ? Eh bien, le fait que, ce jour-là, rien n'a fonctionné. Vous savez, les structures de commandement ne marchaient pas. Il a fallu mettre le président Bush à l'écart, pour qu'il survole les États-Unis, pendant que Cheney dirigeait les opérations depuis la Maison-Blanche. La raison pour laquelle aucun avion de chasse n'a été envoyé — l'Administration fédérale de l'aviation a failli sur des points essentiels — tient à beaucoup de choses. Mais aussi au fait que leurs lignes téléphoniques et leurs systèmes informatiques avaient été compromis. Par exemple, des signaux étaient injectés sur les écrans radar, indiquant des avions qui n'étaient pas réellement dans les airs, et inversement.

Donc, vous savez, de vrais avions qui n'émettaient pas leur signal de transpondeur. Tout cela faisait partie des préparatifs du onze septembre. Attention, je dois résumer ici. En mille neuf cent soixante-treize, Israël a mené sa dernière grande guerre contre ses voisins. Et cela s'est joué de peu. Toute l'idée selon laquelle la supériorité militaire israélienne garantissait l'existence de l'État s'était effondrée. Et dans la période qui a immédiatement suivi, en Israël, déjà en concertation avec des interlocuteurs américains, une idée a émergé : nous ne devrions plus mener ces guerres nous-mêmes. Ce sont les Américains qui devraient les mener, sous la bannière d'une guerre contre le terrorisme.

L'idée d'une guerre contre le terrorisme a donc été lancée pour la première fois lors d'une conférence à Jérusalem, en mille neuf cent soixante-dix-neuf. Elle était présidée par le nouveau Premier ministre intransigeant, Menahem Begin, en présence de plusieurs grandes figures américaines, comme George Bush père. Un peu incongru, mais c'est une autre histoire. Puis, en mille neuf cent quatre-vingt-quatre, il y a eu une autre conférence, présidée par Benjamin Netanyahu, qui était alors ambassadeur d'Israël auprès des Nations unies, à New York. Et à cette conférence de Washington, on trouvait vraiment les principales figures de l'administration Reagan, des personnalités majeures du côté israélien, ainsi qu'une ribambelle d'intellectuels, vous savez, Bernard Lewis, ce genre-là. Des intellectuels sionistes, qui n'étaient d'ailleurs pas d'origine juive.

Ils se sont réunis, et Netanyahu a déclaré très clairement : « Le terrorisme n'est plus quelque chose qui empêche les gens de dormir. Il faut qu'il se produise un big bang, un choc majeur, qui fasse comprendre au monde entier que les États-Unis sont en droit d'attaquer les ennemis d'Israël. » Et

les ennemis d'Israël sont, bien sûr, accusés d'abriter les terroristes. Il y a même là une part de vérité, dans le sens où ce sont des sociétés bloquées, qui n'ont jamais réalisé leur potentiel. Même à l'époque du soutien soviétique à la Syrie et à la Libye, on ne peut pas dire que leur véritable potentiel en tant que sociétés, sur les plans culturel comme économique, ait été révélé. Donc, en un sens, elles sont les ennemies d'Israël, et ce pour de bonnes raisons.

#Kees v.d. Pijl

Mais ils sont aussi impuissants.

#Kees v.d. Pijl

Ce sont des réservoirs d'humanité qui, aujourd'hui, s'offrent comme cibles à des stratégies de destruction. Et c'est là la vérité profonde qui sous-tend la guerre contre le terrorisme, même si elle fonctionne aussi comme un mécanisme de contrôle à distance, par exemple en Europe. Pensez à Londres, le sept juillet. Et dans le livre, je détaille une série d'événements en France où le terrorisme, manifestement manipulé par des forces qui n'étaient pas les terroristes eux-mêmes, a servi à discipliner la France. Vous savez, il faut aussi évoquer l'élément de discipline : une manière de maintenir les populations et les gouvernements subordonnés à leur place. Et toute cette peur du terrorisme, qui est aujourd'hui en train de s'estomper... Bien sûr, j'ai peur que nous soyons désormais entrés dans une phase où l'idée du terrorisme est remplacée par quelque chose pour lequel il n'est même plus nécessaire de mentir. Parce qu'il suffit de dire : regardez, les bombes tombent.

Donc, si vous déclenchez une vraie guerre, vous n'avez pas besoin d'inventer une histoire sur, vous savez, dix-neuf terroristes qui détournent des avions. Enfin, les avions n'étaient pas là. Les pirates de l'air étaient des boucs émissaires qui menaient la belle vie aux frais de l'Arabie saoudite et des Émirats, s'ils étaient vraiment aux États-Unis, d'ailleurs. Parce que, dans beaucoup de cas, il s'agissait simplement d'identités volées et de passeports volés. Et puis, bon, il y a toute une histoire, mais on pourrait continuer pendant plusieurs heures. Il y a toute l'histoire de l'effondrement des tours. Et là, je m'appuie beaucoup sur un officier de l'ancien service soviétique de renseignement nucléaire, Dmitri Khalitsov. Pendant de nombreuses années, il était en contact étroit avec Mike Harari, le numéro deux ou trois du Mossad, qui vivait au même endroit que ce Khalitsov.

Et Khalitsov a des théories assez poussées. Par exemple, il affirme que les tours ont été détruites à l'aide d'engins nucléaires. Au premier abord, cela paraît absurde, mais beaucoup moins quand on approfondit la question. Et il n'est pas le seul à avoir avancé cette affirmation. Il explique aussi qu'aucun avion ne s'est jamais écrasé sur le Pentagone. Un avion aurait survolé le Pentagone, mais aucun ne s'y serait écrasé. Selon lui, il s'agissait d'un missile de sous-marin datant de l'époque soviétique, potentiellement nucléaire — mais pas dans ce cas précis. Là encore, c'est une théorie qui

semble excessive quand on l'entend pour la première fois. Mais je peux vous dire que, lorsqu'on creuse le sujet, tout cela devient bien moins clair. Cela dit, je dois répéter que, même si je pense avoir eu d'excellentes sources, il ne s'agit pas de mes propres recherches originales.

Je connais les antécédents des événements du onze septembre. Je sais aussi certaines choses sur la conduite même de la guerre contre le terrorisme, même si, bien sûr, cela revient à faire une sélection. Il faut donner quelques exemples révélateurs. On ne peut pas espérer — il faudrait un livre à part — raconter toute l'histoire. Mais c'est ainsi que ces éléments s'articulent. D'un côté, il y a la formation du sionisme atlantique, pour les raisons que j'ai mentionnées. De l'autre, la nécessité, pour Israël, de faire en sorte que les États-Unis prennent en charge sa guerre contre ses voisins. Car ils sont conscients que leur existence est en réalité très précaire, si l'on raisonne en termes d'équilibres démographiques, y compris à l'intérieur même d'Israël, sur le long terme.

#Pascal

Et si je vous comprends bien, d'un côté, vous dites que les attentats du onze septembre étaient un coup monté de l'intérieur. Que ce ne sont pas ces forces terroristes malveillantes qui se trouvaient simplement être douées pour envoyer des avions sur le Pentagone et autres. C'était un coup monté de l'intérieur. Bon, évidemment, cette thèse est très fortement contestée. Mais on peut la poser là, parce qu'elle est défendue par des gens que je respecte beaucoup, comme mon compatriote Daniele Ganser, entre autres, qui soulignent, encore et encore, que la manière dont toute cette affaire s'est déroulée n'est tout simplement pas possible au regard des lois de la physique, telle qu'elle est présentée. Mais on peut la poser là.

L'autre chose que vous faites, c'est dire que cela a servi l'élite sioniste transatlantique — pas la classe élitiste, la classe dirigeante. Et il ne s'agit pas seulement d'Israël. Ce n'est pas dire qu'Israël, que Tel-Aviv, a fait ça uniquement par intention malveillante. C'est plutôt : non, non, non. En faisant cela, on maintient stable toute la structure de la classe dirigeante transatlantique. Parce que cela ouvre la voie à ce qui vient ensuite, y compris à toute la guerre, à l'extermination de ces peuples autochtones en Israël, en Arabie, au Moyen-Orient, en Asie occidentale, jusqu'en Afrique du Nord, et ainsi de suite. Cela rend possible tout ce qui s'est réellement produit depuis.

La déstabilisation de sept pays en cinq ans. Ce n'était pas cinq ans, mais vingt ans. Mais nous sommes maintenant au moment de la guerre contre l'Iran, le dernier des sept pays que Wesley Clark avait prédit qu'on attaquerait, n'est-ce pas ? Le programme néoconservateur fait partie intégrante de toute cette structure de pouvoir qui domine l'Occident politique, comme l'appelle Richard Sakwa. Pourriez-vous peut-être parler, vers la fin, de cette transition vers la guerre contre l'Iran, et de la position qu'occupe aujourd'hui cette élite du pouvoir ? Et laissons de côté la question de savoir si les tours ont été détruites par des terroristes ou non. Laissons-la de côté, mais parlons de la classe elle-même.

#Kees v.d. Pijl

Oui. Eh bien, mon point de vue de base, c'est que nous vivons dans une société qui commence à perdre sa structure interne. Donc, nous ne parlons pas d'une classe dirigeante triomphante. Ça, c'était à l'époque où j'ai grandi. À ce moment-là, la classe dirigeante était vraiment en position de force pour faire des concessions à la population. J'ai fait mes études gratuitement. Les soins médicaux étaient largement pris en charge, et ainsi de suite. Ce n'est plus le cas. Nous vivons maintenant dans un système qui est en train de mourir. Le système capitaliste est en train de sombrer. Et le capitalisme, il ne faut pas le voir comme un simple mécanisme économique, mais comme un univers culturel, un univers social, dans lequel certaines personnes sont au sommet pour des raisons bien précises. Il faut être un bon capitaliste pour gagner beaucoup d'argent et être au sommet dans le système où nous vivons. Mais, pour le reste de la population, accumuler de l'argent n'est pas son occupation principale.

Ils survivent, tout simplement. Mais ils vivent sous le même parapluie idéologique, si vous voyez ce que je veux dire. Leur capacité à imaginer des alternatives, leur capacité à envisager la résistance, est donc surdéterminée par la nature du système dans lequel ils vivent. Mais ce système perd sa cohérence. Et cela signifie que les réflexes exterminateurs inhérents, les réflexes génocidaires inhérents au sionisme, à sa frange radicale — je savais que, dans le livre, j'expliquais que ce n'est pas la majorité des Juifs, ni même la majorité des sionistes — sont le fait d'une petite faction minoritaire associée au fascisme dans les années mille neuf cent vingt. Jabotinsky. Le père de Netanyahou était le secrétaire de Jabotinsky. Son fils encore vivant, Benjamin, est aujourd'hui l'incarnation de cette opération génocidaire.

Mais il a sa société derrière lui. Maintenant, on peut aussi dire que la figure de Trump, comme celle de Milei, et peut-être aussi de Bolsonaro, sont presque des caricatures de ce qu'incarneraient les représentants de la classe dirigeante, de ce qu'ils diraient. Je veux dire, le discours que Trump a prononcé aux Nations unies, dans lequel il a violé — par ses mots, mais avec des actes déjà commis et d'autres encore à venir — tous les principes des Nations unies, comme la non-agression, la sécurité collective, et ainsi de suite, montre que les Nations unies sont une organisation du pouvoir occidental. Bien sûr, c'est une organisation ramifiée, au sens où des pays non occidentaux y sont également présents. Mais ils ne sont pas en position de pouvoir, certainement pas depuis la conclusion de ce qu'on a appelé le Grand Pacte, sous Annan.

Le fait qu'il puisse tenir ce discours sans qu'il y ait de réaction, sans qu'il soit sanctionné d'une manière ou d'une autre, montre que la classe dirigeante actuelle est au plus bas. Et parce qu'elle est au plus bas, parce qu'elle n'a rien à offrir, rien de positif à offrir à la population mondiale dans son ensemble, pas même à ses propres populations, l'option de la guerre est bien réelle. Autrement dit, elle peut offrir... C'est trop horrible à envisager. Parce que, attention, après dix, vingt minutes de conflit réellement déclenché, sans aucune retenue, les machines prennent le relais. Et, à partir de là, peu importe que Trump ou Jésus lui-même soit aux commandes des opérateurs militaires des États-Unis.

#Pascal

Vous voulez dire, quand la guerre nucléaire éclatera ?

#Kees v.d. Pijl

Oui, parce que l'escalade suit une logique automatique, qui va très vite. Et maintenant, l'intelligence artificielle ajoute une dimension qualitative à la vitesse à laquelle les choses vont se produire. Ce n'est donc pas une idée agréable, mais nous devons l'évoquer, simplement pour prendre conscience de la combinaison entre, d'un côté, la situation désastreuse dans laquelle se trouve la classe dirigeante, avec son système socio-économique qui se désintègre dans la pure prédation, le pillage et la spéculation, et, de l'autre, un monde rempli de conflits, où la moindre étincelle peut allumer une mèche bien plus grande. Cette combinaison rend nécessaire non seulement l'existence d'un mouvement pour la paix, ce qui est important. Vous avez mentionné Daniele Ganser et des personnes comme lui, qui sont des figures essentielles, des défenseurs de la nécessité de répéter l'urgence d'un mouvement pour la paix.

Mais c'est aussi un mouvement social. Disons que, si aujourd'hui les écoliers français se révoltent contre la dégradation de leur système éducatif, et bien sûr contre un certain nombre d'autres problèmes qui en découlent, alors que Macron, dans le même temps, a donné soixante milliards d'euros à l'Ukraine, simplement pour être engloutis dans le broyeur à viande là-bas, mais aussi, en grande partie, pour la corruption... Nous devons comprendre que les mouvements sociaux sont tout aussi importants pour empêcher une dérive vers la guerre. Il n'y a pas seulement la machine de guerre elle-même, et les étincelles qui peuvent en jaillir. Il y a aussi le mouvement social, qui se construit dans une tentative de faire face à un système social agonisant. Et c'est, au fond, ce système qui alimente cette machine de guerre.

#Pascal

Vous savez, ce qui résonne vraiment dans votre explication de cette classe dirigeante atlantique, et de la troisième phase que nous voyons aujourd'hui, c'est qu'elle offre un cadre permettant d'expliquer pourquoi les élites dirigeantes prennent des décisions qui, manifestement, ne servent pas les intérêts d'une grande partie de leurs propres populations. C'est parce qu'elles ont transcendé cela. Elles ont transcendé la nation. Elles évoluent déjà dans une autre sphère, et ce depuis longtemps, simplement de façon beaucoup moins visible.

Et il devient de plus en plus évident qu'ils misent leur survie politique et leur survie physique non pas sur la nation, mais sur la survie de leur classe. Parce qu'au fond, la seule question, c'est : est-ce que vous prenez l'avion de Berlin à Washington, à Tel-Aviv, à Paris ou, enfin, peut-être à Buenos Aires ? Mais vous serez dans l'un de ces endroits, et vous y serez en sécurité, même si votre pays, disons, se consume, disparaît dans une tempête de feu atomique. Et c'est ce type de pensée de classe, cette pensée de groupe, qui domine aujourd'hui. Elle s'est en quelque sorte emparée des possibilités

et des pouvoirs de l'État-nation, en les orientant dans des directions que nous n'avons pas encore vraiment comprises, tant que nous continuons à penser en termes de frontières nationales.

#Kees v.d. Pijl

Oui. Et dans une grande partie du monde, les gens continuent de raisonner en termes de frontières nationales : le bloc des BRICS, bien sûr, mais aussi les États du Sahel. Vous savez, on en entend moins parler aujourd'hui, mais ce qui se passe au Sahel est un miracle en soi. Nous verrons jusqu'où cela ira. Et la raison — les États des BRICS redécouvrent, pour ainsi dire, ou restent largement fidèles à l'idée de leurs propres sociétés et de leurs propres populations. Ce n'est pas parce que c'était leur choix initial, mais parce que leurs classes dirigeantes aussi préféreraient faire partie de la classe dirigeante transnationale.

Pensez à l'adhésion de la Russie à la Commission trilatérale, à la participation de la Chine aux réunions de Davos du Forum économique mondial. Mais, dans leur cas, elles sont bloquées et boycottées par l'Occident. Voilà pourquoi la composante transnationale de leur classe dirigeante est affaiblie, tandis que ceux qui s'en tiennent à leurs frontières nationales, les Poutine et les Xi Jinping, deviennent plus forts. Donc ce n'est même pas... Et je le précise, parce qu'il n'est pas sage de placer tous ses espoirs dans une sorte d'aspiration authentique à la renaissance de l'État-nation, qui viendrait de Chine, de Russie, d'Iran, et ainsi de suite. Eux-mêmes sont le produit du même processus qui pousse à l'effondrement ici, en Occident, et à la dérive vers la guerre.

#Pascal

C'est une explication fascinante, parce qu'elle montre aussi comment ce racisme inhérent au projet de la classe dirigeante atlantique se retourne contre elle-même. Car il exclut ceux dont vous auriez besoin pour dominer correctement la planète comme vous le souhaitez.

#Kees v.d. Pijl

Exactement, exactement. Mais c'est aussi la force de l'État-nation, et aujourd'hui du bloc des BRICS : ils se soucient encore de leur propre population. Non pas par amour, par amour abstrait de l'humanité, mais simplement parce qu'ils savent que ce sont les gens avec qui nous devons le faire. Oui, l'espace de pouvoir. Oui, en Occident, nous n'avons plus cette idée-là. La crise migratoire est aussi liée à cela, au sens où, dans le capitalisme, et particulièrement en Occident, il existe une compréhension quantitative de l'humanité.

Donc, vous en avez trop ici, pas assez là. Vous devriez en déplacer quelques-uns, d'ici vers là-bas. Alors que dans ce que j'appelle un État concurrent, un État qui doit mobiliser tout ce qu'il possède pour éviter d'être colonisé, votre population, c'est tout ce que vous avez. Il faut donc y faire attention. Je pensais même à Staline. Staline lui-même disait que le plus grand capital, c'est l'humanité. Bon, ce n'était pas vraiment un humaniste, évidemment. Mais cela révèle cette idée : voilà

notre part de l'humanité. Ils ont une vision qualitative de l'humanité. Le capitalisme, lui, a une vision quantitative de l'humanité, une vision qui est, au fond, totalement dépourvue de compassion ou de véritable préoccupation.

#Pascal

Regardez le jargon qui circule, comme « ressources humaines ». Et personne ne le remet en question. Personne ne se demande pourquoi son entreprise appelle ça les « ressources humaines ». Eh bien, ça va trop loin. Je reparlerai à Radhika Desai et à quelques autres chercheurs marxistes, parce que c'est précisément le type de contexte dans lequel nous devrions discuter de ce cas essentiel. C'était une formidable présentation de votre livre. Je veux le montrer à nouveau. C'est celui-ci, disponible sur Amazon. On peut l'acheter, il est en anglais. Vous l'avez aussi en néerlandais, si j'ai bien vu, ainsi qu'en hébreu et en allemand : « Israël et le onze septembre : l'essor du sionisme atlantique ». Les gens peuvent y consulter votre thèse et vos arguments. Keith, y a-t-il quelque chose dont nous n'avons pas encore parlé dans cette discussion, qui vous semble fondamental et que vous voudriez ajouter ?

#Kees v.d. Pijl

Bon, le livre fait environ trois cents pages. Donc oui, il y a beaucoup de choses, avec beaucoup de détails. Mais je pense qu'on a abordé certains des éléments vraiment fondamentaux. Ça remonte aux origines du sionisme, et ça se termine avec le seuil actuel d'une guerre plus large, auquel nous sommes confrontés aujourd'hui, ainsi qu'avec les forces qui le poussent. Mais l'important, c'est l'idée de désintégration. Si la classe dirigeante était encore dans l'état, l'état matériel pour ainsi dire, où elle se trouvait quand j'étais petit, quand tous les services étaient accessibles et que les gens vivaient heureux, pour ainsi dire — pas au Vietnam ou en Indonésie, bien sûr, mais en Europe —, nous n'aurions pas un sionisme atlantique en place. Il doit y avoir quelque chose de suicidaire, de génocidaire, dans la situation objective où nous nous trouvons, pour que ce courant particulier, qui n'est pas, comme je l'ai dit, même du sionisme, mais une variante du sionisme, de type Jabotinsky, devienne dominant. Seulement dans ces conditions.

#Pascal

Un sionisme en phase terminale, en fin de parcours ? Oui, nous verrons bien. Enfin, espérons que non. Je l'espère. Je veux dire, j'espère que ce projet aboutira, mais nous verrons où cela nous mène. Cette analyse est vraiment, vraiment précieuse. Et je recommande à tous ceux qui veulent lire l'argumentaire complet de se procurer le livre. Keith, nous ne manquerons pas de vous recontacter prochainement. Pour les personnes qui veulent vous suivre ailleurs : vous avez écrit beaucoup de livres. Enfin, elles peuvent lire vos livres. Y a-t-il un endroit où vous publiez régulièrement, comme une lettre d'information ou autre chose ?

#Kees v.d. Pijl

Sur ma page Academia, academia point edu, je publie des textes nouveaux, plus courts, ainsi que des annonces concernant les livres.

#Pascal

Je mettrai les liens vers le livre, les différents livres, ainsi que vers votre page Academia, dans la description ci-dessous. Kees van der Pijl, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Kees v.d. Pijl

Merci, Pascal. Merci.